



Place Rouge, un 22 avril, jour de l'anniversaire de Lénine: que serait devenue la révolution d'Octobre sans Lénine? SERGEI ILNITSKY/KEYSTONE

Uchronie en chronique

Fiction. Et si, en 1917, le train qui ramenait Lénine en Russie avait déraillé? Burnier et Mercadet s'amuse à rembobiner le film de l'Histoire.

MATTHIEU FOURNIER

L'Histoire est à la mode. Etre auteur d'une uchronie, c'est avoir bien compris cela. Qu'est-ce qu'une uchronie? Tout simplement une utopie appliquée à l'Histoire, l'Histoire telle qu'elle aurait pu être si... Dans le cas d'*Il est midi dans le siècle*, le récit débute par la mort de Lénine dans le train qui le conduisait à Petrograd, à la veille de la révolution d'Octobre de 1917. Dès ce déraillement, plus rien n'est pareil; et à la fois tout, ou presque, demeure.

De clins d'œil historiques en clins d'œil langagiers, Michel-Antoine Burnier (*Que le meilleur perde*) et Léon Mercadet (*Culture confiture*) nous concoctent un roman tragi-comique dont l'humour est proportionnel aux connaissances en histoire que possède le lecteur. Pour les plus

passionnés, les analogies entre le roman et notre XX^e siècle seront légion. Chaque page recèlera un sourire, un frémissement à la pensée de ce que l'Histoire fut réellement, voire une occasion de vérifier ce qui s'est historiquement déroulé pour tirer le vrai du faux. Pour les moins érudits, le livre demeure accessible. Pas besoin d'être un génie pour trouver le pendant réel du «MagYar», ce pain fourré de viande hachée inventé par un Hongrois, ou le correspondant de la «pope muzikh», cette musique jeune où règnent les balalaïkas électrifiées.

De Gaulle historien

Vous l'aurez remarqué, ces néologismes fleurissent bon l'Est; une évidence quand on pense que la guerre de 14-18 fut le der-

nier conflit européen, laissant la place à une coopération germano-russe très prolifique.

Dans cette Histoire-ci, l'Europe devient la superpuissance du XX^e siècle! Les studios de Tempelhof remplacent ceux d'Hollywood, de Gaulle est historien, Mussolini se voit contraint par la Société des Nations d'abandonner la guerre en Ethiopie, et, dans un habile mouvement de mise en abîme, Trotski écrit une Histoire de la Révolution russe: un récit imaginaire de ce qui aurait pu être si les bolcheviks avaient pris le pouvoir par la force avec l'aide des marins de Cronstadt, si le communisme avait triomphé en Russie, si... Vous l'aurez compris, ces auteurs ne manquent pas d'humour. Au-delà de ces jeux, un tel ouvrage

est doublement intéressant. Tout d'abord il interroge le passé et les relations de cause à effet que nous y voyons. Mai 68 aura bien lieu, les attentats du 11 septembre 2001 aussi, démontrant la complexité d'une Histoire multifactorielle. Le trop simpliste *post hoc, ergo propter hoc* (à la suite de cela, donc à cause de cela) est dépassé. Par ailleurs, en reconstruisant l'Histoire, les auteurs ouvrent à d'autres mondes possibles, des possibles que l'avenir, lui, peut réellement contenir. Reste à nous de les réaliser. A les lire, on finit par se dire qu'il suffirait de faire dérailler le bon train... I

> Michel-Antoine Burnier, Léon Mercadet, *Il est midi dans le siècle*, Robert Laffont, 216 pp.

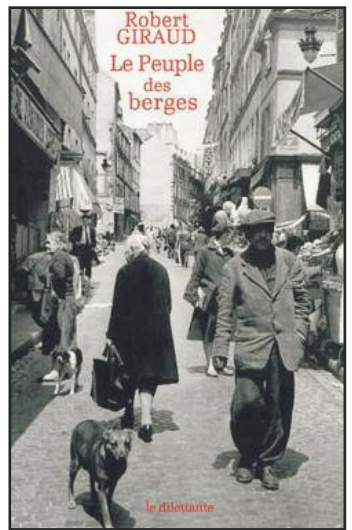
ROBERT GIRAUD

Misère et mystère du clodo

NINA MUEGLER

A l'heure de l'euphémisme complaisant, qu'il est bon de relire un auteur comme Giraud! A force de vouloir polir les choses par les mots, la société actuelle gomme la richesse de la réalité. En 1956, Giraud, dans une chronique du *Paris by night*, dresse un catalogue épineux des clochards (et non des «sans domicile fixe»). Mais lucidité et ironie mordante n'excluent pas une part de poésie, au contraire. Comme le dit ce porte-parole des gueux, la «cloche» en argot signifie le «ciel». Les clochards sont alors perçus comme des habitants célestes. C'est ce lien, exploité avec finesse, qui donne une dimension presque mystique à ces citoyens d'un monde à part. Ce royaume du silence et de la nuit, constitué de conteurs d'histoires qui ne sont pas sans rappeler les figures mythologiques de l'aède aveugle, c'est l'envers de la bourgeoisie lisse et policée.

Au milieu de ce peuple grouillant, masse informe et reléguée au rang de débris par la société, émergent çà et là quelques figures individualisées. Ou plutôt, ré-individualisées, puisque l'apprenti clochard recommence sa vie à zéro. Une fois à la rue, son passé, fondement de l'identité, n'importe plus. Ses confrères clodos – chats de gouttière compris – l'aident tout au plus à comprendre les lois qui régissent ce «carrusel de la déchéance». Et pourtant cette «confrérie des bannis» est bien organisée. Elle a établi une hiérarchie solide, avec un roi qui prête serment à ses sujets; en marge de la mendicité, elle offre aussi plusieurs possibilités de carrières, regroupées en corporations. Robespierre, le baron William, l'Amiral, Moïse-cul-de-jatte, Pépé le Gitan: autant de



détresseurs d'amoureux, voleurs de chiens (traduisez chiens de snob aimés pour leur pedigree), recycleurs et marchands de mégots. Le clodo est loqueteux, alcoolique, mytho... mais ingénieux. C'est aussi pour cela qu'il officie la nuit. Les zones ombragées et crépusculaires, qui contribuent à créer une ambiance étrange et fantastique, ont avant tout une utilité pratique. Notamment quand elles permettent à Nénette, «une femelle qui aurait dégoûté de l'amour Don Juan en personne», d'attirer des clients plus facilement.

Le vin rouge et la Seine, les deux amours du clodo parisien, jalonnent tout le texte. Symboles de ralliement à la communauté, ces deux compagnons représentent surtout des échappatoires. Des possibilités de rêves au rabais, en quelque sorte. Merci à Giraud d'avoir su rendre la parenté sonore de la misère et du mystère si significative. I

> Robert Giraud, *Le Peuple des berges*, Le Dilettante, 125 pp.

en bref

ANNE LUTHAUD

Un cimetière où il fait bon vivre

On ne sait pas comment s'appellent les personnages principaux de ce roman, comme s'il fallait attendre une tombe pour avoir un nom. Il y a donc l'enfant et le gardien du cimetière de Gênes: ces deux solitaires sont inséparables: «Je ne te quitterai jamais», dit l'enfant. Le gardien a perdu l'amour, l'enfant a déjà perdu son père, tandis que sa mère est absente: elle vit cloîtrée, souffrant d'une maladie de la peau. L'enfant et la mère ne communiquent que par «le flux», une sorte de télépathie. Anne Luthaud, par une écriture poétique et par le rythme trépidant de ses phrases, réussit à transformer la nécropole de Gênes en une cour de récréation: on y joue, on y rit, on y philosophe... Sous le plume d'Anne Luthaud, ce cimetière est décidément un endroit où il fait bon vivre. JA

> Anne Luthaud, *Les Epinards crus*, Ed. Buchet Chastel, 140 pp.

chronique

Le duo Waits-Wilson à nouveau à Lucerne

Outre-Sarine. Le Théâtre de Lucerne reste fidèle aux comédies musicales de Tom Waits et Robert Wilson: après «Woyzeck» en 2009, il a créé, en première suisse, la pièce «Alice». Avec des étudiants. Accueil plutôt tiède.

ARIANE GIGON

Le Théâtre de Lucerne remonte le temps: *Woyzeck*, la dernière collaboration en date (2000) entre le génial musicien américain Tom Waits, son épouse Kathleen Brennan et le metteur en scène de théâtre Robert Wilson, a été créée au bord du lac des Quatre-Cantons en 2009. Depuis dix jours, c'est la deuxième œuvre commune du trio, *Alice*, créée en 1992 à Hambourg, qui est jouée à Lucerne. Théoriquement, la scène de Suisse centrale devrait reprendre bientôt *Black Rider*, la première œuvre de cette trilogie, qui date de 1990... Pour l'heure, l'ody-

sée dans le rêve et le non-sens» adaptée de Lewis Carroll, comme la décrit le chanteur à la voix rocailleuse, a envahi Lucerne, avec ses ballades tristes et ses sons distordus. Particularité du projet: excepté le rôle de Lewis Carroll/Dodgson (le vrai nom de l'écrivain), interprété par Samuel Zumbühl, les acteurs sont tous étudiants à la Haute Ecole des arts de Zurich, tandis que les musiciens viennent de la Haute Ecole de musique de Lucerne. Ces derniers sont dirigés par Marcel Perrin, très connu en Suisse romande pour avoir, notamment, cofondé Piano Seven et enseigné à l'Ecole de jazz et de

musique actuelle de Lausanne. Il avait déjà été de la partie avec *Woyzeck*.

L'*Alice lucernoise* a eu droit à un accueil plutôt tiède. La plupart des médias se sont contentés d'applaudir poliment. Certains regrettent le mélange d'anglais et d'allemand. Seul le blog *Kulturteil.ch*, hébergé par le magazine culturel *041* (indicatif téléphonique de Lucerne) s'est épanché un peu plus longuement. «La mise en scène originale (de Robert Wilson) est strictement respectée, ce qui est louable, écrit le rédacteur Pablo Haller. Mais le tout manque d'abysses», regrette-

t-il. Des abîmes? Le critique fait allusion aux mystères entourant la passion de Lewis Carroll, de son vrai nom Charles Lutwidge Dodgson, pour la jeune Alice Liddell et pour ses sœurs, qu'il n'a cessé de photographier, très peu vêtues, voire nues. La pièce mêle le voyage fictif d'Alice au pays des merveilles à la biographie de l'auteur. La NZZ a rappelé que Tom Waits et Kathleen Brennan avaient voulu composer «des chansons d'adultes pour enfants ou des chants d'enfants pour adultes». Or le malaise que l'on attend, selon *Kulturteil.ch*, se transforme en divertissement. Comme à la télévision, se-



Une pièce mettant en scène des étudiants. DR

lon des spectatrices citées par le blog. Finalement, ce dernier ne retient que deux points forts: la direction musicale de Daniel Perrin d'une part, le décor et les costumes d'autre part, qui créent une «atmosphère phénoménale.» I

> A voir au Théâtre de Lucerne, jusqu'au 16 juin. Plus d'infos sur www.luzernertheater.ch